

XYZ. La revue de la nouvelle

La coureuse de grèves

Pierre Chatillon



Numéro 27, automne–août 1991

Les mesures du temps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chatillon, P. (1991). La coureuse de grèves. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (27), 22–26.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA COUREUSE DES GRÈVES

PIERRE CHATILLON

Marie et Jacques avaient fait leur voyage de noces en Gaspésie. Ils y retournaient presque chaque année, s'arrêtant toujours à Saint-Jean-Port-Joli car, bien qu'ils y fussent venus souvent, le charme de ce village continuait à opérer sur eux. Ils aimaient le contempler, avec ses toits peints en rouge et ses deux clochers à deux lanternes à claire-voie, l'église en pierre des champs; marcher par les allées du parc Chanoine Fleury qui jouxte un petit cimetière et crée un équilibre entre la vie et la mort en opposant aux stèles ses massifs de fleurs; aller s'asseoir parfois, pour déguster une crème glacée, sur l'énorme banc de bois peint en vert, qui, sur l'avenue de Gaspé, s'appuie à *La Quincaillerie de l'artisan*.

Cet été-là, ils y firent halte de nouveau, en fin d'après-midi, après avoir roulé pendant quelques heures sur une route frangée de lotier corniculé, cette belle plante basse qui festonne d'une mousse d'or les chemins de juillet; après avoir roulé dans la douceur de cette lumière qui, dans le Bas-du-Fleuve, semble toujours naître de la mer et se répandre sur les terres à la manière d'une houle.

Au crépuscule, Marie et Jacques se rendirent sur le quai du village. Ils avaient maintenant atteint la quarantaine et, parlant du passé, ils s'étonnèrent de l'extrême rapidité avec laquelle s'étaient écoulées leurs vingt années de mariage. Debout près d'un étrange dolmen constitué d'une pierre plate disposée sur un tronc noueux dans lequel étaient sculptés des corps de femmes, ils regardèrent descendre le soleil sur le fleuve, le soleil qui posait des baisers de couleurs sur les îles endormies à la surface des flots.

Au cours de la nuit, Jacques s'éveilla, surpris d'éprouver une immense fatigue. Il se sentit soudain très vieux et, incapable de demeurer plus longtemps dans cette chambre de motel, il sortit, emportant une couverture de laine afin de se protéger contre le serein. Il erra par le village, se rendit jusqu'à la rue Blanche d'Haberville puis revint sur ses pas et se dirigea vers la grève.

Passant près du petit cimetière, il entendit une mélodie maladroitement jouée sur un violon. Un vieil homme se tenait là, assis sur une pierre tombale. Il s'approcha, le distinguant mal dans la pénombre, mais une fois près de lui, il fut pris de frissons, car le vieillard aux vêtements couverts de glaise, qui venait de s'extraire d'une fosse, portait en guise de barbe des touffes de mousse verte comme on en voit sur le tronc des arbres, et l'instrument sur lequel il essayait de jouer *Plaisir d'amour* lui tombait presque des mains, à moitié pourri, rongé par l'humidité. Figé de terreur, Jacques resta là à l'écouter jusqu'au moment où le fantôme s'estompa dans l'obscurité.

Alors il se remit en marche et se rendit sur le musoir du quai. Il écouta, pendant de longs moments, le clapotis des vagues sur les pierres, ce bruit de lèvres de l'eau nocturne qui parfois raconte des horreurs sans nom et parfois suggère des scènes audacieusement charnelles. En se retournant, il aperçut, près du dolmen sculpté, une jeune femme assise sur une bitte. Il vit, à la lueur de la lune, qu'elle portait un chemisier jaune, un short vert, qu'elle avait le visage fin, légèrement pivelé sur les ailes du nez et les joues. Avec ses longs cheveux châtain clair, elle ressemblait en tous points à Marie à l'âge de vingt-deux ans. Elle lui ressemblait tellement que Jacques s'approcha d'elle et engagea la conversation avec facilité, comme s'il la connaissait depuis toujours. Elle n'était d'ailleurs nullement effarouchée par sa présence et contemplait le fleuve, laissant admirer sa beauté avec un évident plaisir.

Jacques, constatant qu'elle avait les pieds nus et qu'elle serrait ses genoux l'un contre l'autre, son corps parcouru de menus frissons, lui offrit sa couverture de laine dont il lui enveloppa les jambes.

Puis, heureux de cette rencontre inopinée qui offrait une diversion à son désarroi, il se mit à parler à bâtons rompus. La jeune femme alla s'asseoir sur un bloc de bois. Jacques prit place à son côté. Il passa son bras autour de ses épaules; elle se blottit contre sa poitrine en enfouissant sa tête dans son cou. Ils restaient là, le cœur battant, jouissant de la confiance qu'ils venaient de s'accorder. Mais cet instant d'idylle ne dura pas longtemps. S'arrachant à cette tendre étreinte, elle ébouriffa des deux mains les cheveux de Jacques puis, riant très fort, elle se mit à courir sur la plage. Jacques, étonné et séduit par cette volte-face, hésita un moment puis, ne ressentant plus le poids de son immense fatigue, se lança à sa poursuite. Il jeta la couverture de laine autour de son cou, sauta en bas du quai et courut sur la grève. Il ne tarda pas à rejoindre celle que ses pieds nus rendaient parfois hésitante dans la pénombre. Elle ne se sauvait d'ailleurs pas avec beaucoup de conviction, prenant plaisir à se laisser rattraper pour mieux s'échapper ensuite.

Lorsqu'il l'atteignit, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et unirent leurs bouches en un baiser qu'ils s'amusèrent à faire durer le plus longtemps possible, tandis que les houles, voluptueuses, baignaient le sable avec la salive de leurs lèvres.

La jeune femme reprit la fuite. Jacques la rejoignit. Ils se dépouillèrent rapidement de leurs vêtements. D'un bond, la jeune femme sauta au cou de Jacques en refermant ses deux jambes avec fougue autour de sa taille. Il la tenait là, tout entière contre sa poitrine, palpitante de vie. Exaltés par leur étreinte, ils se dévoraient de baisers et c'est dans les éclats de rire qu'ils roulèrent enlacés sur la couverture de laine dans laquelle ils s'enveloppèrent pour le reste de la nuit.

Aux premières lueurs de l'aube, la jeune femme, en se rhabillant, se mit à chançonner. Se penchant vers Jacques, elle lui donna un baiser sur le front, ébouriffa ses cheveux, murmura à son oreille: « Je suis trop jeune pour toi », se mit à rire très fort, puis elle partit à la course sur la plage, avec une vélocité telle qu'elle ne tarda pas à se confondre avec la naissance de la lumière.

Jacques voulut s'élancer à sa poursuite, mais, une fois debout, il se sentit de nouveau envahi par une grande fatigue et il lui sembla que l'écume du fleuve, jaillissant jusqu'à lui, venait de lui donner l'allure chenue d'un ancêtre, en lui recouvrant la tête d'une toison de cheveux blancs.

Il marcha lentement sur la grève, exténué, le dos un peu voûté, sentant sur ses épaules tout le fardeau de l'âge.

Ne sachant comment s'excuser auprès de sa femme, il reprit, en fin d'avant-midi, le chemin du motel. Des enfants jouaient près de la piscine. Une dame aux cheveux blancs était assise sur une chaise de parterre. Il s'approcha d'elle pour lui demander si elle n'avait pas vu Marie, mais il resta interdit en constatant qu'il s'agissait de Marie. Comment ne l'avait-il pas reconnue, d'ailleurs, à son chemisier jaune et à son short vert ? Mais voilà que les traits de son visage étaient maintenant ceux d'une septuagénaire et ses longs cheveux ondulaient avec la blancheur de la neige sur sa tête et ses épaules. Jacques tenta de lutter contre ce nouveau sortilège, mais il ne pouvait pas nier cette situation : ils étaient maintenant tous deux des vieillards.

Marie, bouleversée par cette mutation, regarda son époux avec des larmes dans les yeux. Jacques, jasant avec elle, essayant de la consoler, s'aperçut qu'elle ne s'était pas rendu compte de son absence nocturne. « J'ai dû faire un songe, se dit-il en lui-même, ou bien j'ai été la victime d'un enchantement. » En prononçant ce dernier mot, il comprit d'un coup le sens de l'aventure qu'il venait de vivre. On lui avait parlé d'une femme légendaire qui avait jadis hanté le bord de la mer et par laquelle certains pêcheurs de l'endroit racontaient avoir été séduits. Ils avaient passé avec elle une nuit d'amour au terme de laquelle elle s'était enfuie, vaporisée parmi les premières lueurs de l'aurore. On l'avait appelée : « La coureuse des grèves ». Un restaurant, aujourd'hui, portait même ce nom. C'était donc par la « coureuse des grèves » qu'il s'était laissé ensorceler, ce qui rendait plausible que Marie ne se fût pas aperçue de son absence, mais cela n'expliquait pas qu'ils eussent si subitement vieilli et que leurs cheveux fussent soudain devenus blancs.

Afin de s'éloigner le plus rapidement possible de ce village, ils reprirent place dans leur auto et se laissèrent emporter sur la route qui file le long du fleuve. Un fleuve qui, s'élargissant, prend de plus en plus l'allure d'une mer. D'un côté s'étendent des champs divisés par des clôtures de perches ou par des amoncellements de roches, soulevés, au loin, en hautes houles de montagnes. De l'autre, ce sont des vagues, des mouettes et des îles, beaucoup d'îles. D'un côté comme de l'autre, en quelque sorte, vagues d'eau, vagues de terre, c'est la mer.

Soudain, Jacques arrêta son auto, en descendit, cueillit sur la bordure de la route des fleurs de lotier corniculé qu'il tressa en une couronne d'or puis il revint la poser sur la tête de sa femme, car il ne pouvait pas supporter le spectacle de sa longue chevelure blanche. **XYZ**



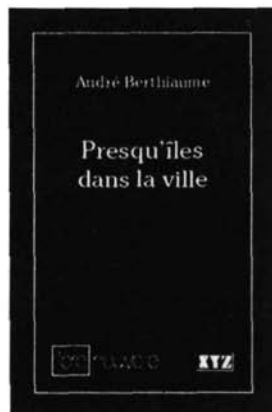
L'ÈRE NOUVELLE

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle

André Berthiaume

*Presqu'îles
dans la ville*

« La Divine n'était pas immortelle. Aujourd'hui, en tête du cortège, je conduis lentement le corbillard qui l'amène au cimetière. On m'a accordé ce privilège pour la dernière sortie du monstre sacré. Et c'est comme si, au fond, peu de choses avaient changé... »



168 pages, 17,95 \$

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale «C», Montréal (Québec), H2X 3M4